

La lettre comme mode d'affirmation de l'intellectuel

Lionel Groulx. Correspondance 1894-1967, vol. 3, L'intellectuel et l'historien novices, 1909-1915, de Giselle Huot, Juliette Lalonde-Rémillard et Pierre Trépanier. Fides, 1045 p.

Julien Goyette

Number 203, July–August 2005

Les aléas de la lettre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18554ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Goyette, J. (2005). La lettre comme mode d'affirmation de l'intellectuel / *Lionel Groulx. Correspondance 1894-1967, vol. 3, L'intellectuel et l'historien novices, 1909-1915*, de Giselle Huot, Juliette Lalonde-Rémillard et Pierre Trépanier. Fides, 1045 p. *Spirale*, (203), 19–20.

LA LETTRE COMME MODE D’AFFIRMATION DE L’INTELLECTUEL

LIONEL GROULX. CORRESPONDANCE 1894-1967, VOL. 3,
L’INTELLECTUEL ET L’HISTORIEN NOVICES, 1909-1915,
de Giselle Huot, Juliette Lalonde-Rémillard et Pierre Trépanier
Fides, 1045 p.

« **L**IONEL Groulx, monument de notre patrimoine littéraire. » C’est ainsi que les responsables de cette édition critique nous font entrer dans le troisième volume de la correspondance de Lionel Groulx. Après *Le prêtre éducateur, 1894-1906* (vol. 1) et *Un étudiant à l’école de l’Europe, 1906-1909* (vol. 2), ils nous offrent maintenant *L’intellectuel et l’historien novices, 1909-1915*.

Prêtre, humaniste, éducateur, nationaliste, traditionaliste, historien, homme de lettres, polémiste, intellectuel : ce sont là seulement quelques épithètes propres à qualifier ce personnage phare de l’histoire du Québec. La correspondance qu’il nous a laissée est monumentale et relativement unique dans le paysage idéologique et littéraire québécois et canadien. Pour en prendre la mesure, il suffit de quelques chiffres : entre 1895 et 1967, elle est constituée de 3 425 lettres retrouvées de Lionel Groulx ainsi que des 14 522 lettres retrouvées de ses 3 737 correspondants. Et cela sans compter les nombreuses lettres attestées.

Vers une tradition en édition critique

Dans le premier volume, les auteurs déplorent l’absence au pays d’une tradition pour les grands chantiers d’édition critique. Celui de la correspondance de Groulx montre la voie. Signalons d’ailleurs que le troisième volume a obtenu le prix Gabrielle-Roy 2003 de critique décerné par l’Association des littératures canadienne et québécoise/Association for Canadian and Québec Literatures. Les membres du jury ont tenu à souligner l’« extraordinaire érudition » et la « qualité remarquable de la préface » qui font que cet ouvrage « se démarque résolument des autres ». Comme les deux premiers de la série, le présent volume est doté d’un appareil critique élaboré, intimidant, maniaque même. La table des matières nous en donne un aperçu : chronologie presque quotidienne des activités de Groulx, calendrier permanent pour les XIX^e et XX^e siècles, annexes, notices biographiques, liste chronologique de la correspon-

dance, bibliographie. Sans oublier la reconstitution de la bibliothèque personnelle de Groulx, les références et la pléthore de notes explicatives et historiques. Même le lecteur le plus exigeant n’en demande pas tant. Il convient de remercier les éditeurs pour la somme des efforts investis dans la réalisation de ces ouvrages qui appartiennent à un genre souvent peu estimé par les maisons d’édition, les organismes subventionnaires et les universitaires en général.

« Des livres qui seront des actes »

Outre la correspondance de Groulx pour la période concernée, la pièce maîtresse de l’ouvrage demeure l’introduction de l’historien Pierre Trépanier. Substantielle, rigoureuse au même titre que le reste du livre, éclairante à plusieurs égards, elle témoigne d’un maximum de charité envers la pensée du chanoine. On ne peut s’empêcher d’y voir un chapitre de cette biographie intellectuelle de Groulx que l’on attend encore avec impatience. Fidèle à son habitude, Trépanier lie l’interprétation de la pensée groulxiste à une réaffirmation du traditionalisme comme catégorie d’analyse en histoire intellectuelle. Davantage, il réhabilite le penseur traditionaliste contre une forme de pensée qui tend à réduire l’intellectuel à sa figure laïque, anticléricale, progressiste et libérale. Le traditionalisme, tient-il à nous rappeler, n’est pas assimilable au fixisme ou au passéisme : « *Le progressiste soumet le passé à une critique corrosive, il le dis-sout pour faire place à l’avenir; le traditionaliste soumet le passé à une critique constructive pour y choisir les matériaux dont l’avenir sera fait.* » Pensée critique, le traditionalisme n’hésite pas à s’appuyer sur la science et la raison : « *Si la modernité est sortie de la tradition, le traditionalisme est sorti de la modernité. Dans le monde moderne, la tradition a besoin du savant et de l’intellectuel.* »

L’intellectuel moderniste est donc le fruit d’un paradoxe : il est le produit d’une modernité qu’il conteste par ailleurs. On peut se de-

mander jusqu’où il peut aller dans sa condamnation de la société moderne sans scier la branche sur laquelle il est assis, sans s’abolir lui-même en tant qu’intellectuel, sans annuler sa propre condition de possibilité. Cette menace la guette forcément. Même s’il élabore trop peu sur ce paradoxe constitutif de l’intellectuel traditionaliste, Trépanier nous invite à considérer l’œuvre de Groulx non sous l’angle obtus de la contradiction entre tradition et modernité, mais bien à travers cette tension essentielle qui la rend à la fois traditionnelle et critique.

La reconstitution de la bibliothèque de Groulx, contenue dans l’introduction, permet de retrouver ses principales influences de l’époque. Au contact des maîtres français, le jeune prêtre acquiert le sens de la tradition, de la responsabilité morale et sociale ainsi que de l’engagement. Chez Brunetière, par exemple, il puise une défense du classicisme et de l’ordre, le respect de la tradition, le poids des individualités marquantes et l’importance des idées générales. Chez Barrès, il s’approprie le culte du passé et le besoin d’orientation. Chez Taine, il rejette le modernisme pour ne retenir que la complémentarité entre l’art et la science, le plaidoyer pour la tradition et l’importance de la psychologie en histoire. Dans toutes les dimensions de son être, Groulx ressent cette volonté de s’inscrire dans la durée, de penser dans le sillon de ce qui a déjà été pensé, d’inscrire son action personnelle dans la continuité de l’œuvre des aïeux. Chez lui, les idées tirent leur force de leur enracinement, l’authenticité résidant dans le respect des essences, la fidélité à soi-même. Si, d’évidence, durant cette période, l’urgence d’agir est grande pour ce jeune professeur de Belles-Lettres et de Rhétorique du Collège de Valleyfield, la réflexion, elle, reste patiente puisqu’elle se veut poursuite, prolongation, approfondissement, accomplissement.

La période couverte par la présente édition correspond à des années de préparation au magistère intellectuel que Groulx remplira bientôt, après la Grande Guerre, à titre de professeur d’histoire universitaire et de leader nationaliste. Ses lectures de l’époque le confirment dans son

option traditionaliste et lui révèle la puissance de la parole et de l’écriture. Elles l’incitent surtout à agir, à servir les deux principes dont il s’était juré de ne jamais déroger : la religion et la patrie. À son ami Émile Chartier, il écrit en 1914 : « [...] il y a des actes qui s’imposent et il y a des gens qui peuvent faire des livres qui seront des actes. » Groulx se voyait parmi ces gens.

La conception qu’il se faisait du métier d’historien, à peine esquissée à cette époque, ne peut d’ailleurs être comprise qu’en fonction de cette volonté intransigeante d’engagement. De Groulx, on peut dire qu’il a été à la fois historien du national et historien national : d’un côté, il a élevé la nation au rang d’acteur principal de l’histoire; de l’autre, il a subordonné cette dernière au désir d’affranchissement des Canadiens-français. La biographie de Groulx nous permet de réaliser à quel point, chez lui, le prêtre-éducateur et l’intellectuel précèdent en quelque sorte l’historien.

L’écriture épistolaire comme « extériorisation »

On me pardonnera le sacrilège d’avoir préféré la lecture de l’introduction à celle des lettres. Il arrive que l’analyse fasse de l’ombre aux écrits originaux. Dans ce cas-ci, l’impression de malaise est imputable à un arrimage difficile entre la correspondance et les pages d’introduction : comme ces dernières reposent sur une revue large et systématique des écrits de Groulx, elles débordent amplement le contenu de la correspondance. Selon les attentes de chacun, on jugera s’il s’agit d’une qualité ou d’un défaut. Le critique littéraire regrettera peut-être un examen des lettres pour elles-mêmes. Afin de cerner le style épistolaire de Groulx, il devra s’en remettre à l’essai de Giselle Huot publié en introduction du premier volume. Il n’y trouvera pas, malheureusement, une étude spécifique de la production épistolaire de Groulx entre 1909 et 1915. L’historien, pour sa part, se félicitera de disposer, grâce à cette biographie servie en tranches, d’une interprétation extensive et compréhensive de la pensée de Groulx. Les uns et les autres tireront cependant autant de plaisir et de profit de la lecture des lettres écrites par Groulx durant cette période charnière de sa vie et de sa carrière intellectuelle.

Si elle possède en soi une valeur historique et littéraire, la correspondance de Groulx ne saurait être détachée du reste de l’œuvre. Elle coule dans le même sens, et cela malgré qu’en surface, elle laisse souvent voir des eaux différentes : parfois plus calmes, parfois plus agitées.

Admirateur de Montalembert, de Cornudet, de Lacordaire, de Perreye et d’Ozanam, Groulx croit dans les vertus de la prose épistolaire. Bien ficelée, une lettre peut se révéler aussi tranchante qu’une épée quand il s’agit de distribuer les coups de gueule (ce dont Groulx ne se prive pas); elle peut aussi être un réconfort, « un baume », particulièrement quand elle provient d’une mère.

Entre 1909 et 1915, les écrits de Groulx, notamment la publication d’*Une croisade d’adolescents* et la rédaction d’un manuscrit en histoire du Canada, lui valent un début de renommée. Celle-ci est loin de lui tomber dessus par hasard : il l’avait poursuivie, espérée. Groulx, nous l’avons vu, entendait s’engager dans l’action, se mêler aux débats de la Cité. L’intellectuel ne s’invente pas dans la solitude, mais dans l’altérité. Les lettres revêtent à cet égard une signification particulière puisqu’elles appellent et supposent le dialogue. Celles qui sont reproduites dans ce troisième volume nous révèlent moins Groulx l’intellectuel, ses idées, sa doctrine, que le travail réflexif par lequel lui-même et ses correspondants créent l’intellectuel Groulx. Progressivement, en effet, le Groulx intime se fait de plus en plus public, un processus que Trépanier a conceptualisé sous le terme d’« extériorisation ». En lisant les lettres, on peut voir Groulx entretenir et diversifier son réseau de correspondants, promouvoir ses œuvres, préciser et multiplier ses actions. On apprend même qu’il a joué un rôle actif dans sa nomination à la chaire d’histoire de l’Université de Montréal. À Émile Chartier encore, il écrit en 1915 : « On se dit : voilà si longtemps qu’on presse l’Université d’organiser chez elle l’enseignement de l’histoire du Canada. Pourquoi ne vous confierait-on pas cette besogne? Est-ce qu’il n’existe pas une chaire d’histoire à l’École des Hautes Études? C’est une idée que je te jette. Si tu crois possible de la faire mousser, vas-y. Tu comprends que la proposition m’irait admirablement. Elle me permettrait de continuer des études où je finirai peut-être par acquérir quelque compétence. » Au fil de la correspondance se lèvent ainsi la figure publique, l’historien et le maître à penser que la mémoire collective construira et enregistrera plus tard.

Pour Groulx, l’accession au rôle d’intellectuel commandait un changement dans son mode d’expression écrite. Au collège, alors qu’il a dû quitter sa famille, il confiait spontanément ses sentiments à son journal. Les lettres, elles, avaient surtout valeur de soutien moral, sorte de compensation pour les angoisses provoquées par cet exil forcé du milieu d’origine. Quelques années après, devenu professeur de collège et directeur de conscience, il délaissera l’écriture dia-

riste pour adopter résolument le genre épistolaire. S’adressant à son journal, Groulx écrit le 21 décembre 1903 : « *Le temps est venu d’occupations sérieuses, plus sérieuses. Ce mouvement des jeunes auquel je me donne sans réserve ne me laisse plus de temps à consacrer aux travaux qui ne sont pas que des travaux. Autrefois, j’avais ce besoin, besoin impérieux de vider ici mon âme. Aujourd’hui, je la vide dans mes lettres et dans l’âme des jeunes. C’est plus utile et plus prêtre.* » À la fin de sa vie, alors qu’il est confortablement installé dans son fauteuil d’intellectuel et d’historien, Groulx repasse sur sa correspondance pour rédiger ses souvenirs. La boucle est pour ainsi dire bouclée. Toujours, dans sa vie active, les lettres sont demeurées présentes, comme le souligne Giselle Huot : « *Accompagné de tous ses correspondants, l’épistolier jette le pont entre le diariste et le mémorialiste. Journal éclaté, auquel elle se substitue et qu’elle continue, sous-structure des mémoires, la correspondance en constitue un contrepois, un complément, une rectification même, une analyse de la vie, du cœur et des idées qui se trouvaient coincés là dans des raccourcis, bref, elle est miroir et reconquête chronologique de l’empan de sa vie.* »

Changer pour mieux se prolonger

Il y a quelques années, devant la démesure du projet d’édition de la correspondance de Groulx, qui devait comporter à la base quinze volumes, d’aucuns, comme moi, ont été pris d’un doute : combien de vies d’hommes — et de femmes bien sûr — seront nécessaires pour venir à bout d’une pareille entreprise? De fait, après seulement trois volumes, la tâche s’est révélée insoutenable — à tout le moins irréaliste dans sa conception initiale. Les auteurs nous annoncent ainsi, à partir du quatrième volume, un remaniement de leur protocole d’édition : diminution de la quantité des lettres éditées, modulation du nombre d’années de correspondance par volume, exclusion des lettres attestées, limitation des notes explicatives et historiques, réduction de la taille de la bibliographie et suppression de la reconstitution de la bibliothèque personnelle de Groulx.

Ces modifications, il n’est guère permis d’en douter, n’enlèvent rien au travail déjà accompli et ne risquent pas de compromettre la qualité du travail à venir. Simplement, elles nous permettront de profiter, de façon plus rapide et sans doute aussi plus assurée, de cette précieuse correspondance de Lionel Groulx.

Julien Goyette